

**24 images**

**24 iMAGES**

**Tim Burton**

Marcel Jean

---

Number 64, December 1992, January 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22612ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Jean, M. (1992). Tim Burton. *24 images*, (64), 34–35.

## TIM BURTON

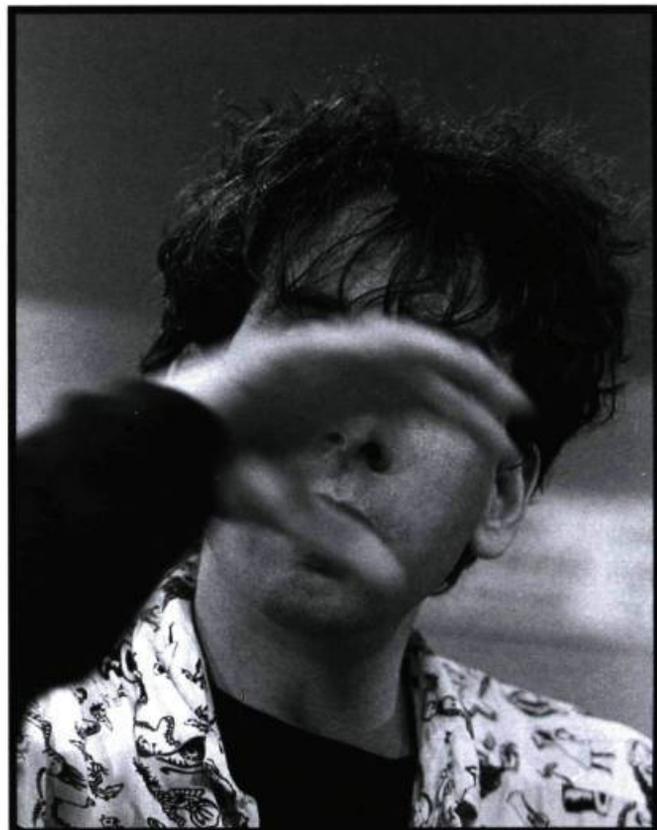
Il a la tignasse d'Edward Scissorhands. Comme Beetlejuice, il semble monté sur ressorts, prêt à bondir soudainement, à sortir de sa boîte comme un polichinelle ou à se déglinguer comme une mécanique trop fragile. Tim Burton a quelque chose des créatures qu'il engendre. Ses gestes nerveux, son regard vif, ses éclats de rire soudains, ses constantes pointes d'humour, tout chez lui confine à une certaine étrangeté.

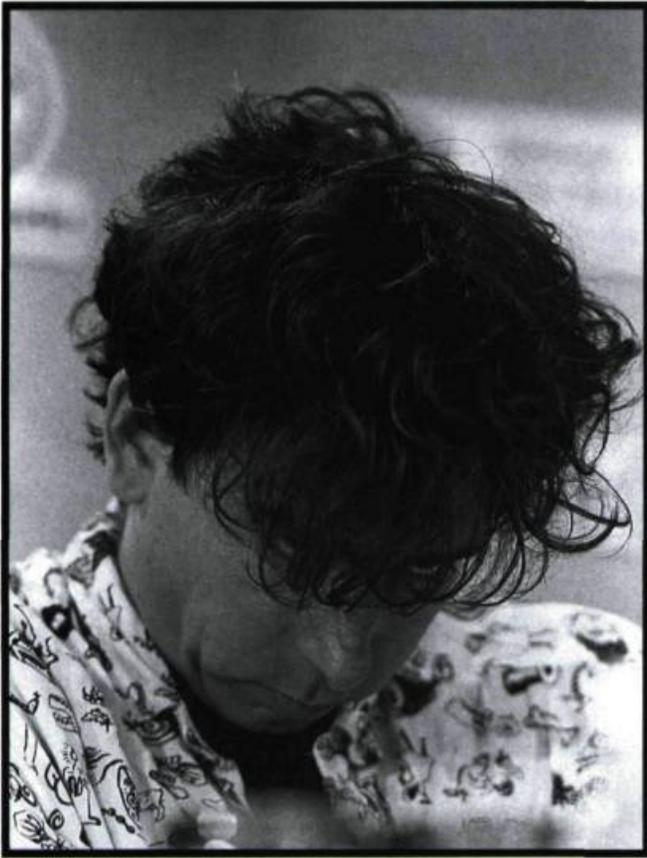
Plus semblable à une vedette rock qu'à un honorable réalisateur de films, il est le premier à s'étonner que le FFM ait eu l'idée de lui rendre hommage. Qu'importe, en cinq longs métrages, cet ancien animateur de chez Disney s'est hissé au sommet de l'industrie cinématographique. Plus jeune que les autres grands auteurs de la machine hollywoodienne (les Scorsese et les Coppola), Burton propose, dans ses films et en conférence de presse, un discours qui a de quoi rafraîchir.

À une question sur la liberté dont il bénéficie à l'intérieur des studios, il n'hésite pas à répondre qu'il ne croit pas «qu'en soi, le processus de création cinématographique soit un processus libre». À une autre sur le travail à l'intérieur des grands studios en opposition au travail en indépendant, il constate que «la plupart des réalisateurs travaillant pour les studios rêvent de devenir indépendants, tandis que les indépendants voudraient être mis sous contrat par les studios». Cette lucidité amusée, exclusive aux premiers de classe, Burton en fait sa marque de commerce. Elle teinte pratiquement toutes ses réponses lorsqu'il s'agit de parler de production ou de l'industrie en général. Ainsi, à un journaliste qui lui demande s'il n'aimerait pas faire un film à petit budget, il réplique: «Si j'accumule un certain nombre d'échecs, peut-être m'offrira-t-on la chance de réaliser un film à budget modeste.»

Lorsqu'il commente son propre travail, cependant, Burton change de ton. Toujours laconique, il abandonne toute ironie et est visiblement plus intéressé. Commentant son passage par le dessin animé, il explique que l'animation

lui a permis d'envisager la mise en scène sous un angle neuf. De repousser les limites. «Ça m'a ouvert l'esprit. Ça m'a amené à aborder le décor comme un personnage, à refuser les contraintes esthétiques de la représentation du monde réel, à explorer les possibilités du maquillage, des costumes et des effets spéciaux.» Puis, appelé à justifier l'utilisation fréquente des masques dans son cinéma, il affirme que «quand un acteur est caché derrière un masque, il doit arriver à donner autre chose que ce qu'il exprime normalement. Il est forcé de libérer quelque chose d'original». C'est cette émotion, recueillie au-delà des frontières habituelles de l'acteur, recueillie en bafouant les limites du monde réel, qui alimente la poésie macabre du réalisateur.





Encadré par une responsable de la Warner et par un traducteur, Tim Burton ressemble à un personnage de cartoon égaré dans un monde de comptables. Il gesticule, sursaute, fait des mines, organise une drôle de mise en scène où se mélangent timidité et exhibitionnisme. Étranger aux journalistes comme à son entourage, il est issu d'ailleurs et semble en cultiver la nostalgie. Voilà, sans doute, sa place dans le cinéma. ■

PHOTOS: BERTRAND CARRIÈRE

